



HAL
open science

Vers une ruralisation des fronts pionniers amazoniens ? Transformation de l'agriculture paysanne et ruralisation du front pionnier de la Transamazonienne

Xavier Arnauld de Sartre

► **To cite this version:**

Xavier Arnauld de Sartre. Vers une ruralisation des fronts pionniers amazoniens ? Transformation de l'agriculture paysanne et ruralisation du front pionnier de la Transamazonienne. Cahiers du Brésil Contemporain, 2006, 63-64, pp.125-143. halshs-00653336

HAL Id: halshs-00653336

<https://shs.hal.science/halshs-00653336>

Submitted on 19 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VERS UNE RURALISATION DES FRONTS PIONNIERS AMAZONIENS ?

TRANSFORMATION DE L'AGRICULTURE PAYSANNE ET RURALISATION DU FRONT PIONNIER DE LA TRANSAMAZONIENNE

Xavier ARNAULD de SARTRE *

INTRODUCTION

La colonisation officielle de l'Amazonie, impulsée au début des années 1970, comporte dès le départ au moins deux faces : prévue pour fournir de la terre aux agriculteurs sans terre du Nordeste et du Sud du Brésil et participer au développement du Brésil, elle a eu de nombreux effets négatifs : outre qu'elle a permis d'éviter une réforme agraire qui paraissait nécessaire, elle a entraîné la disparition de populations indigènes, jeté des populations d'agriculteurs dans la forêt amazonienne et entraîné le gaspillage de ses ressources naturelles. Trente ans après et alors que l'on peut tenter d'en dresser un bilan, il semble que la face négative soit la plus importante : les problèmes fonciers du Brésil n'ont pas été résolus et se reproduisent en arrière des fronts pionniers, la situation des populations indigènes est critique, la déforestation touche plus de 17 % de la forêt amazonienne, alors que la participation de l'Amazonie au développement du Brésil est faible.

Il est d'autant plus facile, dans ce cadre, de prévoir une accélération des dynamiques destructrices du milieu amazonien pour les prochaines années, qu'une nouvelle impulsion semble être donnée à la colonisation (Laurance et *al.*, 2001). Cette impulsion, comme l'ensemble des dynamiques à l'œuvre, peut être inscrite dans l'histoire de l'occupation de l'espace au Brésil, qui se fait par le choix d'une occupation extensive —que Martine Droulers (2001) qualifie de « géophagique »— au détriment de l'exploitation progressive et raisonnée —« géosopique » selon le même

* Géographe, CNRS.

auteur—des immenses ressources naturelles de ce pays.

Il apparaît pourtant que la tendance n'est pas si univoque et que l'on peut, avec des précautions importantes, entrevoir un infléchissement des dynamiques en Amazonie : cet infléchissement serait minoritaire et fragile mais assez important pour avoir été remarqué, dans des domaines divers, par les chercheurs. La « géosophie » aurait gagné du terrain au moins au niveau des discours publics (Droulers, 2001), alors que la multiplication des Organisations Non Gouvernementales dont le but est de promouvoir un développement respectueux de l'environnement en Amazonie (Léna, 2002) constitue « un facteur d'innovation et d'imprévisibilité » pouvant contrebalancer la vision pessimiste de l'évolution de la colonisation de l'Amazonie (Léna, 1999). Les changements politiques apparus avec l'élection de Lula semblent en outre constituer un facteur favorable à la mise en place de nouveaux types de politiques.

Mais un changement dans les discours et les politiques n'est pas suffisant s'il ne s'accompagne pas d'une modification des pratiques des acteurs. C'est cette modification que nous avons questionnée dans un front pionnier amazonien, le front pionnier de la Transamazonienne, autour de la ville d'Altamira. Les fronts pionniers constituent un des principaux modes de mise en valeur de l'Amazonie apparu avec la colonisation des années 1970 et la plupart des problématiques amazoniennes s'y concentrent. Principalement peuplés d'agriculteurs familiaux dotés par l'Etat d'une terre (encore en forêt lorsqu'ils l'ont occupée), ils seraient en train de se vider de leurs populations, ce qui implique à la fois à une concentration foncière en arrière des fronts pionniers et l'ouverture de nouveaux fronts où vont s'installer les agriculteurs familiaux qui ont quitté un ancien front. Ces mouvements participent des dynamiques géophagiques à l'œuvre en Amazonie et leur transformation est une condition de la mise en place de nouvelles dynamiques dans les fronts pionniers.

Pour identifier les transformations dans les pratiques des agriculteurs, nous avons comparé les itinéraires et les discours d'agriculteurs familiaux relativement âgés avec ceux de leurs enfants devenus agriculteurs, pour voir si le changement de génération était révélateur d'un changement social : cette comparaison nous a semblé aller dans le sens d'un infléchissement des dynamiques à l'œuvre dans les fronts

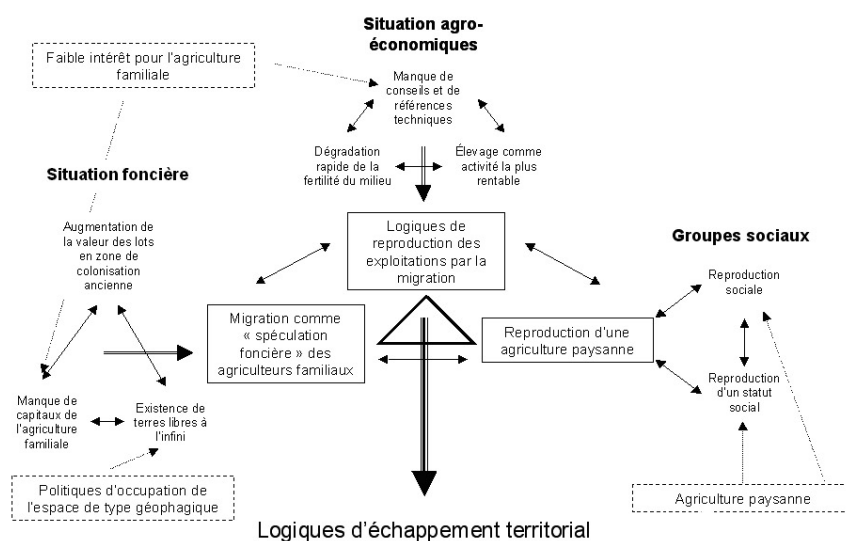
pionniers. Certes, cet infléchissement est fragile, et nous ne l'avons constaté que sur un échantillon faible d'agriculteurs. Mais la force des tendances à l'œuvre nous semble être le signe « d'innovations discrètes » (Albaladejo, 2002) qui, si elles sont aidées par des politiques allant dans le même sens, peuvent constituer des tendances potentiellement importantes pour le futur de l'Amazonie. C'est ce que nous allons montrer ici ; pour cela, il importe de mettre en perspective les pratiques des agriculteurs familiaux par rapport au front pionnier amazonien.

AGRICULTURE FAMILIALE ET ÉVOLUTION DU FRONT PIONNIER

La migration des agriculteurs familiaux vers la ville ou vers de nouveaux fronts pionniers et le remplacement dans les zones de colonisation ancienne de l'agriculture familiale par de la grande propriété, est le signe le plus clair de la perpétuation des dynamiques géophagiques dans les fronts pionniers amazoniens : on peut parler, pour qualifier ces migrations, d'échappement territorial. Nous avons, dans le schéma 1, représenté les causes qui mènent à cet échappement territorial. On peut considérer, d'une manière générale, que la migration des agriculteurs familiaux s'explique par l'enchevêtrement de trois processus qui trouvent dans des éléments de contexte (sociaux ou politiques) leur explication.

Un élément de contexte, le faible intérêt de l'agriculture familiale dans les politiques publiques au Brésil, explique que les agriculteurs arrivant en Amazonie depuis le milieu des années 1970 n'aient pas bénéficié de conseil technique en agriculture et qu'ils aient appliqué des techniques consommatrices d'espace telles que la culture sur brûlis à rotation rapide, prédatrice pour le milieu. L'élevage étant, dans les conditions des fronts pionniers, l'activité non seulement la plus valorisée socialement mais aussi la plus rentable économiquement, celui-ci est associé à la défriche brûlis, accentuant la dégradation du milieu. Dans ces conditions, la seule manière pour un agriculteur de reproduire son exploitation est, lorsque sa terre est épuisée (en moyenne 20 à 30 ans), de réaliser une migration.

Schéma 1 – Représentation schématique des logiques de l'échappement territorial



Ce phénomène est renforcé par le fait que la situation foncière à l'arrière des fronts pionniers rend intéressante pour les agriculteurs la transformation de leurs lots en pâturage. La pression foncière exercée par de grands éleveurs à la recherche de terres pour s'agrandir, des commerçants locaux à la recherche d'un domaine ou des investisseurs attirés par la terre valorise considérablement les terres lorsqu'elles ont été transformées en pâturage et qu'elles sont desservies par de bonnes routes, ce qui est le cas des terres en zone de colonisation ancienne. Les agriculteurs familiaux n'ont alors pas les capitaux suffisants pour s'agrandir sur place, mais trouvent dans les sommes qui leur sont offertes pour leurs lots un capital suffisant pour installer leurs enfants dans une zone de colonisation nouvelle et même, parfois, pour s'y installer eux-mêmes en recapitalisant leur exploitation. L'État, en effet, autorise et suscite parfois la colonisation de terres nouvelles, continuant ainsi sa politique d'occupation de l'espace de type géophagique.

Or, installer les enfants reste, pour beaucoup de ces agriculteurs familiaux, une

priorité. Nos travaux ont montré que la plupart des agriculteurs familiaux présents dans le front pionnier de la Transamazonienne pouvaient, selon la typologie établie par Hugues Lamarche (1991), être considérés comme des paysans. Pour ces paysans, qui lient étroitement la famille, le statut de propriétaire terrien et les aspects économiques de l'exploitation agricole, reproduire ces trois éléments à travers leurs enfants est une priorité absolue. Or, un tel objectif implique, dans le contexte agro-économique et foncier présenté précédemment, l'accès à de nouvelles terres, donc une migration.

L'interrelation entre ces processus rend logique l'échappement territorial observé, à tel point qu'il est difficile d'imaginer un autre fonctionnement du front pionnier —à moins de supposer une transformation des éléments du contexte et un changement de fonctionnement de chacun de ces processus. Or, ce changement serait, selon certains auteurs, actuellement à l'œuvre. L'apparition de nombreuses ONG qui font du conseil technique auprès des agriculteurs familiaux et l'intérêt nouveau de l'État pour cette population (Eli da Veiga, 1998), qui se manifeste dans les discours politiques mais aussi dans des programmes d'appui à l'agriculture familiale ; permettent de supposer que, petit à petit, des alternatives techniques et des capitaux existent pour changer le contexte économique et aider les agriculteurs à mettre en place de nouvelles techniques agricoles. Certes, appliquer ces intentions dans le contexte social très marqué par le clientélisme de l'Amazonie (Albaladejo, 2003) et changer de fond en comble des modes de conduite des exploitations est un défi majeur ; mais c'est ce défi qu'ont, semble-t-il, entrepris de relever ces différentes institutions.

D'un autre côté, on constate que l'État Fédéral tient un discours sur l'exploitation des terres libres profondément différent de celui qu'il tenait il y a trente ans, passant d'un discours géophagique à un discours géosopique (Droulers, 2001). Ce discours ne se retrouve certes qu'imparfaitement dans les politiques publiques menées par l'État Brésilien en Amazonie (Mello, 2002 ; Laurance et *al.*, 2001), mais la dynamique est suffisamment forte pour que Martine Droulers et François-Michel Le Tourneau (2000) prévoient la fermeture de la frontière amazonienne, qui rendrait difficile la migration des paysans amazoniens vers de nouvelles terres. On peut tout au moins, comme nous l'avons fait pour le contexte agro-économique, émettre

l'hypothèse d'un possible changement dans les modes d'exploitation de l'Amazonie.

Or, ce changement nous semble d'autant plus probable qu'il s'accompagne d'une transformation profonde de l'agriculture paysanne. Celle-ci, c'est ce que nous allons montrer, semble modifier profondément ses modes de reproduction sociale et tenter de se stabiliser, dans le front pionnier où nous avons travaillé.

UNE MODIFICATION PROFONDE DES MODES DE REPRODUCTION DE L'AGRICULTURE PAYSANNE ?

Nous avons abordé cette question à travers, dans un premier temps, une analyse comparée de discours d'agriculteurs et de certains de leurs enfants adultes. Nous avons pour cela rencontré 24 chefs de familles, homme ou femme et 49 jeunes, qui sont soit agriculteurs indépendants, salariés ou vivant chez leurs parents (41 jeunes, dont 11 femmes) ; soit célibataires vivant chez leurs parents (8 jeunes, dont 3 filles). Nous avons appliqué le même type d'enquête auprès des parents et de leurs enfants, à savoir un entretien biographique mettant l'accent sur les conditions d'entrée dans le métier d'agriculteur, soit au travers de l'expérience récente des jeunes, soit au travers des récits des parents sur leur propre expérience et sur celle de leurs enfants.

Comme nous l'avons dit plus haut, ces entretiens ont montré, pour les parents, que ceux-ci pouvaient être rattachés à l'idéal-type « paysan » (Mendras, 1976) : ils évoluent dans des sociétés de type communautaire dans laquelle la famille est l'unité de référence par rapport à laquelle l'ensemble des activités, y compris économique, sont pensées. Ce lien entre sphère domestique et sphère économique est particulièrement évident au moment de l'installation en agriculture, acte social autant qu'économique qui fait coïncider la fondation d'une unité agricole avec la fondation d'un groupe domestique et permet la reproduction de la famille paysanne. Tous les aspects de la vie familiale –le mariage, la naissance, l'éducation des enfants– sont orientés vers l'activité agricole, qui en retour doit permettre la reproduction de la famille (Arnauld de Sartre, 2003b).

Or, ces principes de fonctionnement paysan ne se retrouvent que ponctuellement dans les discours des jeunes agriculteurs. Certes, il y a bien des jeunes pour lesquels leur métier d'agriculteur est indissociable de leur vie familiale mais on

assiste d'une manière générale à une rupture nette entre sphères économique et domestique. Cette rupture peut être constatée au niveau des trois points qui, plus haut, nous permettaient de caractériser les sociétés paysannes : au niveau des relations à l'intérieur de la famille, au niveau du statut d'agriculteur comme propriétaire indépendant et au niveau de la conception de l'activité économique.

Vers une autonomisation de la famille par rapport à l'agriculture ?

Nous avons déjà montré (Arnauld de Sartre, 2003a) qu'on observait une transformation dans le cycle de vie des fils de paysans amazoniens, qui cherchent à acquérir leur autonomie par rapport à leurs parents le plus rapidement possible, séparant ainsi l'exercice de l'agriculture des relations avec leurs parents. Or, cette séparation amorcée dans les relations avec les parents se confirme au niveau des relations avec les enfants. Nous avons observé que, d'une manière générale, les jeunes agriculteurs désiraient avoir beaucoup moins d'enfants que leurs parents. Cette demande émane souvent des jeunes filles, mais elle est reprise par la plupart des jeunes garçons et aboutit à une réduction draconienne des taux de fécondité. Ce phénomène avait déjà été observé au début des années 1990 par Philippe Hamelin (1992), qui estimait que le nombre moyen d'enfants par femme pour les femmes de plus de 50 ans était de 8.5, alors qu'il n'est plus que de moins de 5.6 enfant par femme pour celles qui ont entre 30 et 35 ans ; certes, cela pouvait signifier que ces femmes n'avaient pas encore fini leur vie procréative et ne permettait, à l'époque, que de faire des hypothèses.

Dix ans après, nous observons, sur un échantillon bien moins important, le même phénomène mais de manière beaucoup plus accentuée (tableau 1). Cet échantillon a été établi de manière aléatoire et prend en compte la stérilisation des couples (donc le nombre définitif d'enfants du couple). En comparant, au niveau de quelques familles, le nombre d'enfants d'un couple et celui des parents des membres du couple, on montre qu'alors qu'on avait fréquemment des familles de 10 enfants et plus dans la génération la plus ancienne (et qu'il n'y avait pas de famille de moins de 6 enfants), le nombre moyen d'enfants actuel par couple varie entre 2 et 3 enfants (une seule famille a plus de 6 enfants).

Tableau 1 – Réduction de la natalité sur les fronts pionniers amazoniens

Enfants du couple (¹)			Nb d'enfants dans la famille d'origine	
Nombre d'enfants	Prévus en plus (²)?	Total	Époux	Épouse
1	?	?	6	10
2	?	?	10	8
1	?	?	10	?
1	?	?	10	?
4	1	5	7	?
6	0	6	7	16
4	0	4	8	?
4	0	4	7	7
3	0	3	7	7
3	0	3	10	?
2	1	3	6	7
3	0	3	10	8
1	1	2	10	7
1	1	2	7	10
2	0	2	6	7
2	0	2	?	7
2	0	2	8	?
2	0	2	7	?

(¹) : Hors enfants d'un des membres du couple à l'extérieur

(²) : 0 = Couple dont la femme est stérilisée

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001.

Or, la réduction du nombre d'enfants est un phénomène qui, si on le ramène aux discours qui y sont associés, a d'importantes implications sur les logiques de l'agriculture paysanne. Les couples justifient leurs choix en disant qu'ils veulent « moins d'enfants pour mieux [pouvoir] s'en occuper » : pour les jeunes, le contexte a, pour des raisons variant selon les discours, radicalement changé par rapport à l'époque de leurs parents et il n'est plus possible, pour bien s'en occuper, d'avoir

autant d'enfants qu'eux. Cela s'explique en particulier par le fait que les jeunes agriculteurs désirent massivement que leurs enfants étudient à un niveau collège ou lycée. À chaque fois qu'il y a réduction du nombre d'enfants, la volonté de devoir se concentrer sur un faible nombre d'enfants pour pouvoir leur payer des études apparaît comme une constante dans les discours. S'il est trop tôt pour évaluer l'augmentation du niveau scolaire au niveau des fils des familles représentées dans le tableau ci-dessus, on peut noter que de nombreux signes trahissent cette augmentation : apparition de collèges dans les zones rurales du front pionnier, apparition de lycées dans les zones urbaines, fréquence importante de la délocalisation d'une partie de la famille de la zone rurale vers la zone urbaine afin de satisfaire à l'exigence d'études.

Or, la volonté de faire étudier les enfants signifie au moins la réorientation des stratégies de reproduction familiale : il ne s'agit plus, comme les parents l'expliquaient dans leurs discours, de faire des enfants des agriculteurs indépendants mais bien, par les études, de permettre aux enfants d'être autre chose que des agriculteurs. On peut aller plus loin dans notre interprétation si on suit l'analyse que faisait Philippe Ariès (1979) dans le cas des paysans français. Selon lui, la transformation des stratégies de reproduction familiale est un signe majeur d'un changement social profond : l'enfant prend une nouvelle place dans la famille, il n'est plus une partie du patrimoine paysan chargé de le perpétuer mais il devient au contraire un individu à part entière dont il faut s'occuper avec soin ; ce que corroborerait l'attention que les jeunes parents disent devoir, à la différence de leur propres parents, porter à leurs enfants. Cela signifierait donc rien de moins que le passage d'une société de type communautaire, où les enfants sont importants par rapport à leur place dans la famille, à une société de type sociétaire, où les enfants deviennent des individus indépendamment de leur place dans la famille. Cette idée, que nous ne pouvons qu'esquisser dans le cadre de cet article, a fondé une grande partie de notre thèse de doctorat (Arnauld de Sartre, 2003b).

Changement de métier et de statut des paysans

Comme nous l'avons dit plus haut, être propriétaire de sa terre est, pour les chefs de famille que nous avons rencontrés, essentiel. Cela s'explique par le fait que, lorsqu'ils sont originaires du Nordeste, ces agriculteurs étaient souvent des agriculteurs sans terre, venus en Amazonie pour y trouver une terre. Même lorsqu'ils étaient propriétaires, comme c'est le cas avec les agriculteurs venus du Sud du Brésil, d'autres fronts pionniers ou même parfois du Nordeste, la migration a souvent eu comme origine la volonté de transmettre une terre aux enfants, afin qu'ils aient un statut de propriétaire. Cette volonté se retrouve en effet particulièrement bien au moment du changement de génération : l'objectif prioritaire de ces parents est que leurs enfants soient propriétaires de leur terre. D'où l'obligation, dans le contexte foncier des fronts pionniers amazoniens, de migrer pour se procurer une terre.

Or, les difficultés qu'entraîne une migration vers une zone encore en forêt ne compensent pas, pour les jeunes agriculteurs, l'intérêt d'avoir une terre. Dans le Rondônia, Anne Le Borgne-David (1997) avait déjà mis en évidence le fait que les jeunes issus de famille originaires du Sud du Brésil préféraient être salariés plutôt que d'aller dans une zone de colonisation nouvelle. Nous avons non seulement pu constater la même chose dans le front pionnier de la Transamazonienne mais, encore, nous avons pu élargir ces observations à la plupart des enfants d'agriculteurs. Beaucoup d'entre eux refusent une nouvelle migration alors que d'autres, qui ont tenté l'expérience, font demi-tour.

Mais s'ils refusent une migration vers un nouveau front pionnier, ces jeunes doivent trouver un moyen de subsistance en arrière du front pionnier. Le tableau suivant représente la situation de 348 jeunes de moins de 35 ans, issus de 86 familles de zones de colonisation ancienne du front pionnier de la région d'Altamira (échantillonnage aléatoire). Cette situation est appréhendée à partir d'une localisation de ces jeunes, entre le monde rural, la ville et le « monde » (cette dernière expression étant employée par des parents pour dire qu'ils ignorent où se trouve leur enfant). On constate que les jeunes partis seuls (sans leurs parents) vers un nouveau front pionnier sont très rares (6 % des filles et 2 % des garçons).

Tableau 2 – Situation des fils et filles de colons

	Filles		Garçons		Total	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Agriculteur chez parents	14	8	54	32	68	20
Agriculteur proche parents	54	31	34	20	88	25
Agriculteur dans nouveau front pionnier	10	6	3	2	13	4
Agriculteur non propriétaire	30	17	24	14	54	16
Ville proche	48	27	40	23	88	25
Ville lointaine	19	11	15	9	34	10
Monde	2	1	1	1	3	1
Total	177	100	171	100	348	100

Source: Travail de terrain, 2000 et 2001.

Environ un tiers des jeunes partent en ville où ils exercent diverses activités salariées ; 23 % des filles et 16 % des garçons sont employés sur un autre lot qu'un lot familial où ils sont soit métayer, soit salariés agricoles. Les autres, entre 40 % (filles) et 50 % (garçons) des jeunes, restent comme agriculteurs, soit chez leurs parents, soit sur une terre qu'ils ont pu s'acheter à proximité.

Plus de la moitié des jeunes, ceux qui sont en ville et ceux qui ne sont pas propriétaires, ont donc accepté d'exercer une activité salariée, contrairement à ce que souhaitent pour eux leurs parents. Cela signifie, comme nous l'annonçons, qu'il y a dans leur cas une modification des stratégies de reproduction sociale. Mais les autres jeunes ne reproduisent pas pour autant le statut de leurs parents : en effet, ils exercent souvent une activité salariée, que celle-ci soit agricole ou non. On peut parler de pluriactivité lorsque cette activité est pratiquée de manière régulière et qu'elle occupe plus du tiers du temps de travail d'un jeune. Nous ne disposons pas, pour tous les jeunes de l'échantillon analysé ci-dessus, de données aussi complètes sur les activités menées dans l'exploitation que pour les jeunes avec lesquels nous avons eu des entretiens directs. Ceux que nous avons conservé pour l'analyse suivante sont tous mariés (ou célibataires âgés) et rentrent dans les catégories « agriculteurs chez leurs parents » ou « agriculteurs proches de leurs parents ». Sur les 34 jeunes agriculteurs qui répondent à ces caractéristiques, seuls 5 d'entre eux n'ont jamais

exercé une autre activité que l'agriculture. Tous les autres sont ou ont été pluriactifs.

Il faut distinguer plusieurs types de pluriactivité. Il y a d'abord une pluriactivité qui est liée au fait que les jeunes refusent une nouvelle migration : dans ce cas, il faut qu'ils gagnent à l'extérieur du lot parental une somme suffisante pour pouvoir s'acheter un lot (on parle de « pluriactivité indépendance »). Il y a ensuite une pluriactivité qui est le fait d'agriculteurs qui sont déjà propriétaires d'un lot et qui voient dans la pluriactivité une manière d'augmenter leurs revenus afin de pouvoir investir sur leur lot (on parle de « pluriactivité investissement »). Il y a enfin une pluriactivité qui est le fait de jeunes qui vivent soit sur leur propre lot, soit sur le lot de leurs parents, et qui exercent une autre activité pour pouvoir s'acheter soit de quoi subvenir à leurs besoins, soit des biens de consommation courante (on parle de « pluriactivité cloisonnée »). Le tableau suivant montre comment se répartissent les jeunes de notre échantillon (34 cas) dans ces différentes formes de pluriactivité.

Tableau 3 – La pluriactivité chez quelques jeunes d'un front pionnier amazonien

Pas de pluriactivité	Pluriactivité passée			Pluriactivité présente		
	Indépendante	Cloisonnée	Investissement	Indépendante	Cloisonnée	Investissement
5	3	6	2	6	8	4

Source : Travail de terrain, 2000 et 2001.

Ce tableau montre, à titre indicatif compte tenu des limites de notre échantillonnage, que les jeunes agriculteurs de notre échantillon associent leur activité agricole à une autre activité : seule une petite partie d'entre eux n'ont jamais été pluriactifs. D'autres (un tiers) l'ont été à une certaine période de leur vie et ont aujourd'hui arrêté : il s'agit rarement (comme on pourrait s'y attendre) de jeunes qui ont été pluriactifs pour acheter leur lot, mais plutôt de jeunes qui sont partis un temps vivre ailleurs (sur un site aurifère, ou en ville) et n'ont pas réinvesti l'argent gagné dans l'agriculture ; ceux-là peuvent repartir si un jour ils trouvent une opportunité (opportunité que la montée actuelle des cours de l'or au Brésil pourrait bien créer). Enfin, plus de la moitié de l'échantillon est composée de jeunes qui ont été et sont encore pluriactifs, soit pour obtenir leur indépendance quand ils sont sur un lot qui n'est pas le leur, soit, lorsqu'ils ont déjà pu acheter un lot, pour investir sur leur lot

(4 cas) ou, plus souvent (8 cas), pour améliorer leur niveau de vie. Cela signifie souvent qu'ils ne peuvent pas vivre de l'agriculture, ou pensent du moins qu'ils obtiennent plus facilement de l'argent en travaillant à l'extérieur du lot.

Certes, ces observations mériteraient d'être élargies à un échantillon plus large, mais elles révèlent que les jeunes ne répugnent pas à travailler hors de l'agriculture, soit pour réinvestir dans leur lot, soit pour améliorer leur ordinaire. Enfin, les métiers exercés par ces jeunes sont en eux-mêmes intéressants. En effet, au côté des traditionnels métiers qu'exercent les paysans amazoniens hors de leur exploitation (l'orpaillage ou le salariat agricole), on voit apparaître d'autres métiers : certains sont chauffeurs d'engins de travaux, d'autres menuisiers, employés de scieries, techniciens agricoles, mécaniciens, maçons ou charpentiers. Ces métiers, qui demandent une certaine qualification, révèlent que d'autres activités que l'agriculture existent dans le front pionnier, qui n'est plus simplement un front pionnier agricole mais devient un front pionnier rural.

Enfin, ces données montrent que certains jeunes que nous avons rencontrés ne peuvent pas être considérés comme étant uniquement des agriculteurs et que, eux-mêmes, se définissent comme exerçant plusieurs activités tout en vivant dans le monde rural ; en somme, comme ceux que nous pouvons qualifier de « ruraux ». C'est ce que nous pouvons essayer de préciser à présent.

La mosaïque des conceptions de l'agriculture

Les changements examinés ci-dessus doivent avoir des répercussions sur les conceptions de l'agriculture des jeunes. Nous avons, pour essayer de comprendre comment les agriculteurs pensaient l'agriculture au travers de leurs discours, appliqué une méthode d'analyse structurale des entretiens. Cette méthode, adaptée des principes proposés par Didier Demazière et Claude Dubar (1997), visait à mettre en évidence les « logiques sociales » (Weber, 1921) des itinéraires mis en récit dans les discours. Comme il s'agissait toujours d'itinéraires d'agriculteurs, nous avons pu comprendre selon quelle logique l'agriculture s'articulait à la biographie de la personne interviewée. Pour cela, nous avons d'abord identifié les principaux thèmes abordés dans les discours, puis les argumentaires développés sur chacun de ces thèmes. Enfin, nous avons essayé de rattacher ces argumentaires aux logiques sociales

typiques mises en évidence par Max Weber : logiques traditionnelles (suivies par respect d'une règle immanente) ou anti-traditionnelles (suivies pour rompre avec la règle), logiques axiologiques (menées en fonction d'objectifs moraux ou de bien-être), logiques émotionnelles (mues par un sentiment) et logiques instrumentales (ou stratégiques).

Nous avons dit que les chefs de famille étaient le plus souvent rattachables à l'idéal-type paysan ; la confusion famille/exploitation agricole caractéristique des paysans explique que, dans leurs récits biographiques, l'agriculture et la vie de la famille sont étroitement liés. Ainsi, les choix quant à la gestion de l'exploitation sont justifiés en fonction d'objectifs familiaux (tels que la subsistance de la famille, l'installation des enfants) et des relations de travail entre les différents membres de la famille (en particulier lorsqu'il s'agit de relations avec des frères ou des fils âgés) : l'agriculture n'est pas, dans les discours, individualisée comme une activité autonome de la famille. Dès lors, on peut dire que l'agriculture renvoie à une logique familiale, proche de la logique sociale traditionnelle en ceci que le lien entre famille et agriculture n'est pas questionné mais apparaît « naturel ».

Le changement dans les stratégies de reproduction familiale, qui révèle que l'agriculture pratiquée en famille n'est plus le seul objectif de ces jeunes, doit modifier considérablement ces conceptions. De même, le développement de la pluriactivité doit induire un discours différent sur l'agriculture. On peut donc faire l'hypothèse que les discours des jeunes agriculteurs autonomisent l'agriculture par rapport à la famille, donnant un nouveau sens à l'agriculture.

L'autonomisation de l'agriculture dans les discours ne se constate pas auprès de tous les jeunes : sur les 34 jeunes agriculteurs avec lesquels nous avons mené des entretiens, 10 continuent, lorsqu'ils parlent d'agriculture, de parler des relations de travail avec leurs parents ou avec leurs enfants. Mais seuls 4 de ces jeunes ne questionnent pas plus que leurs parents le couple famille agriculture, et fonctionnent selon des logiques familiales traditionnelles. Les autres, qui ont très souvent mené une pluriactivité pour acquérir leur indépendance, ne parlent très souvent des relations avec leurs parents que pour s'en plaindre : c'est cette relation qu'ils ont cherché à éviter. On peut parler dans ce cas là de logique anti-traditionnelle.

Les 24 autres jeunes de notre échantillon distinguent tous l'agriculture comme une activité autonome de la famille. Cela peut être identifié dans les discours lorsque les jeunes comparent l'agriculture à d'autres activités, émettent des jugements de valeur sur l'agriculture, ou lorsqu'ils lui donnent une finalité particulière. Cette finalité peut être économique (ou instrumentale selon les termes de Max Weber) : l'agriculture n'a d'autre fin que de produire des revenus importants devant permettre une meilleure capitalisation de l'exploitation. Mais il peut y avoir des jeunes qui, s'ils ne lient pas agriculture et famille, la considèrent soit comme un moyen de se stabiliser dans un monde rural valorisé (et donc de ne pas migrer vers la ville ou vers un autre front pionnier), soit comme une activité leur permettant de vivre, mais leur conférant une identité négative. On peut dire que ces discours sur l'agriculture sont structurés en fonction de logiques axiologiques. Enfin, d'autres jeunes font de l'agriculture un moyen de vivre proche de leur épouse et de leurs enfants, qu'ils disent aimer : ceux-là sont mus par une logique émotionnelle. Tous ces jeunes qui séparent l'agriculture de la famille ont été ou sont des pluriactifs ; mais ceux qui renvoient à des logiques instrumentales pratiquent une pluriactivité investissement, alors que les jeunes qui fonctionnent selon des logiques axiologiques renvoient à une pluriactivité cloisonnée.

Les quatre logiques identifiées dans les discours des jeunes agriculteurs ne sont pas exclusives les unes des autres : elles peuvent se retrouver imbriquées dans les différents discours. Certaines imbrications, ou la dominance d'une logique par rapport aux autres, permettent de construire des typologies des discours. C'est le sens du tableau suivant.

Tableau 4 – Typologie des logiques sociales des discours des jeunes agriculteurs de notre échantillon

Type	Principaux thèmes abordés dans les discours	Argumentaire développé dans l'entretien	Logique sociale typique	Effectif du type
A	Relation aux parents	Importance de l'aide aux parents	Traditionnelle (paysan)	7
B	Relation aux parents	Importance de l'indépendance acquise par rapport aux parents	Anti-traditionnelle (indépendance)	3
C	Activité agricole et relations avec les parents	L'agriculture doit être rentable et il faut être indépendant par rapport aux parents	Anti-traditionnelle, instrumentale (à fin de production rationnelle) et axiologique (en référence à l'agriculture comme activité conférant une identité sociale)	6
D	Activité non agricole	Activité secondaire et couple plus important que l'agriculture	Axiologique (vie dans le monde rural) et émotionnelle (vie auprès de la famille nucléaire)	8
E	Activité agricole et relations avec la famille nucléaire	L'activité pratiquée doit être rentable pour fournir un bon niveau de vie au couple et de payer les études aux enfants	Instrumentale (à des fins de productions) et émotionnelle (vie en famille nucléaire)	5
F	Activité agricole	L'agriculture est une fin en soi permettant un enrichissement	Rationalité instrumentale	5

Cette typologie montre comment s'articulent, chez les jeunes agriculteurs, les différentes conceptions de l'agriculture. On trouve, aux côtés des paysans des types A et B, des jeunes ruraux (types D), des entrepreneurs familiaux (type E) ou capitalistes (type F) ou des jeunes en constructions identitaires (type C). Ils traduisent l'articulation de l'agriculture paysanne à d'autres types d'agriculture, confirmant ainsi que les transformations des logiques de reproduction sociale de l'agriculture paysanne signifient la transformation profonde de ce groupe social.

CONCLUSION

Ainsi les logiques de reproduction de l'agriculture paysanne semblent-elles en profonde transformation : alors que celles-ci étaient fondées sur la transmission, aux nombreux enfants d'un couple, du statut de propriétaire indépendant —transmission qui impliquait le plus souvent une migration pour obtenir de la terre— la réduction du nombre d'enfants et la modification du statut que les jeunes souhaitent transmettre à leurs enfants permet, au moins temporairement, une stabilisation des jeunes dans les fronts pionniers. Cette stabilisation est facilitée par le fait que les jeunes pratiquent le plus souvent une autre activité que l'agriculture, ce qui leur permet, sans changer leurs techniques agricoles, de dégager des revenus suffisants pour faire vivre leur couple.

Mais au travers de ce changement de logiques de reproduction de l'agriculture paysanne, c'est l'identité même de ce groupe qui est remise en question. En effet, plusieurs des caractéristiques de l'agriculture paysanne (Mendras, 1976) disparaissent : on observe une autonomisation de la sphère économique par rapport à la sphère agricole, alors que l'autonomie des paysans par rapport à la société brésilienne devient très faible. Laurence Granchamp (2001) avait déjà montré que les familles de citadins présents dans le front pionnier de la Transamazonienne étaient étroitement reliées au monde rural. Nos observations, menées sur les familles d'agriculteurs, confirment cette imbrication : un tiers des fils d'agriculteurs vivent en ville, beaucoup y étudient ou vont y étudier, et le développement de la pluriactivité montre que les jeunes agriculteurs sont liés aux villes, dans lesquelles ils ont appris leur métier et l'exercent parfois.

La fin de l'exception paysanne permet d'émettre l'hypothèse que les fronts pionniers sont en train de se stabiliser et qu'un monde rural relié à la ville, y est en émergence. Mais ces tendances sont très fragiles : elles supposent qu'une population puisse se maintenir dans les fronts pionniers et qu'une relative prospérité y existe. La fin de l'agriculture paysanne que l'on observe se traduit pour l'instant par une transformation de ses logiques de reproduction sociale. Mais si elle n'est pas aidée dans cette transformation, cela pourrait signifier, à moyen terme, un exode rural massif et une disparition de l'agriculture familiale des zones construites à l'arrière du front. En effet, si cet « élément de contexte » se modifie seul, si les agriculteurs qui cherchent à se stabiliser ne trouvent pas les moyens pour y parvenir, leur migration ne sera sûrement pas faite vers un nouveau front pionnier mais vers la ville.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALBALADEJO, Christophe (2002) : « Une Argentine discrète... L'intégration sociale et territoriale des innovations des agriculteurs familiaux dans le district de Saavedra (Pigüé), Argentine ». (in) J. C. TULET [éd.], *Des paysans qui gagnent*, Paris, Éditions du CNRS, p. 1-18.

Idem, (2003) : « Changement social et développement rural : la notion de "pacte territorial" à l'épreuve en Amazonie ». (in) J. Picard [org.], *Le Brésil de Lula*, Paris, Karthala, à paraître.

ARNAULD de SARTRE, Xavier (2003a) : « Installation en agriculture, reproduction de l'agriculture familiale et avancée de la colonisation en situation de front pionnier amazonien ». (in) X. ARNAULD de SARTRE et C. ALBALADEJO [éds], *La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation*, Cahiers de Médiations, Toulouse, UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

Idem, (2003b) : *Territorialités contradictoires des jeunes ruraux amazoniens : mobilités paysannes ou sédentarités professionnelles*. Thèse de doctorat en Études Rurales, Université de Toulouse le Mirail, 544 p.

ARIÈS, Philippe (1979) : *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*. Paris, Le Seuil, 414 p.

DEMAZIÈRE, Didier et DUBAR, Claude (1997) : *Analyser les entretiens biographiques*. Paris, Nathan, 350 p.

DROULERS, Martine (2001) : *Brésil : une géohistoire*. Paris, PUF, 306 p.

- DROULERS, Martine et LE TOURNEAU, François-Michel (2000) : « Amazonie, la fin d'une frontière? », *Caravelle*, vol. 75, p. 109-135.
- ELI da VEIGA, José (1998) : « Diretrizes para uma nova política agrária ». *Actes du séminaire sur la réforme agraire et le développement durable*, Fortaleza.
- GRANCHAMP FLORENTINO, Laurence (2001) : *Urbanisation, stratégies familiales et multipolarité rural-urbaine : la Transamazonienne à l'Ouest d'Altamira (Pará, Brésil)*. Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 354 p.
- HAMELIN, Philippe. 1992, « Mutation au Brésil. Vue d'Amazonie », *Cahiers des Sciences Humaines*, vol. 28, n° 4, p. 727-748.
- LAMARCHE, Hugues [éd.] (1991) : *L'agriculture familiale : une réalité polymorphe*. Paris, L'Harmattan, 304 p.
- LAURANCE, William ; COCHRANE, M. ; GERGEN, S. et al. (2001) : « The future of the Brazilian Amazon », *Science*, vol. 291, n° 5503, p. 438-444.
- LE BORGNE-DAVID, Anne (1998) : *Le salariat plutôt que la malaria. Les migrations paysannes du Sud-Brazil vers l'Amazonie*. Paris, L'Harmattan, 225 p.
- LÉNA, Philippe (1999) : « La forêt amazonienne : un enjeu politique et social contemporain », *Autrepart*, n° 9, p. 97-120.
- Idem, (2002) : « Les ONG au Brésil, une histoire singulière ». (in) B. LACHARTRE et P. LÉNA [éds], *Les ONG en Lusophonie. Lusotopie*. Paris, Karthala, p. 209-214.
- LÉNA, Philippe et MACIEL da SILVEIRA, Isalde (1993) : *Uruará : o futuro das crianças numa área de colonização*. Belém, UFPa-UNAMAZ, 92 p.
- MELLO, Neli Aparecida de (2002) : *Políticas públicas territoriais na Amazônia brasileira. Conflitos entre conservação ambiental e desenvolvimento*. Universidade de São Paulo/Université de Paris X Nanterre, São Paulo, Paris, 535 p. + annexes.
- MENDRAS, Henri (1976) : *Sociétés paysannes. Éléments pour une théorie de la paysannerie*. Paris, Armand Colin, 236 p.
- WEBER, Max (1921) : « Les concepts fondamentaux de la sociologie ». *Économie et société*. Paris, Plon, Collection Agora (1997), p. 3-60.